

JULIE NIOCHE

Nos solitudes

27 – 29 OCTOBRE 2010



Centre
Pompidou



39^e édition

JULIE NIOCHE

Nos solitudes

Durée : 50 minutes

Conception, chorégraphie, interprétation, **Julie Nioche**
Création musicale, interprétation, Alexandre Meyer
Scénographie, Virginie Mira
Costumes, Anna Rizza
Machinerie aérienne, Haut + Court / Didier Alexandre, Gilles Fer
Création et régie lumière, Gilles Gentner
Regard extérieur, Barbara Manzetti
Régie générale, Christian Le Moulinier
Régie plateau, Gilles Fer
Remerciements à Guillaume de Calan, Nicolas Gicquel, Gabrielle Mallet

Production A.I.M.E. – Association d'Individus en Mouvements Engagés
Production déléguée Le Manège de Reims, scène nationale
Coproducteur Le Manège de Reims, scène nationale ; Le Vivat, scène conventionnée danse et théâtre d'Armentières
Coréalisation Les Spectacles vivants – Centre Pompidou ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien de la maison Hermès
Remerciements à la Ganterie Saint-Junien
Avec l'aide à la production d'ARCADI et le soutien du Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque (accueil en résidence)



Spectacle créé le 28 janvier 2010 au Vivat, scène conventionnée d'Armentières dans le cadre du festival Vivat la danse 2010

Partenaires média
du Festival d'Automne à Paris



Centre Pompidou
Place Georges Pompidou
75004 Paris
Information : 01 44 78 12 33
www.centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris
156, rue de Rivoli
75001 Paris
Réservation : 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Photo couverture : © Agathe Poupeney

« La traversée d'un rêve »

Entretien avec Julie Nioche

Dans *Nos solitudes*, vous utilisez un dispositif scénographique où le corps est suspendu à des câbles. Quelles sensations, quels mécanismes voulez-vous dévoiler à travers ce dispositif ?
Je me rends compte que la plupart de mes pièces correspond à des mises en situation : je mets en place avec mes collaborateurs – ici, la scénographe Virginie Mira, Gilles Gentner pour les lumières et Haut et court pour la réalisation de la machine – un environnement dans lequel des corps vont réagir : il s'agit d'amener le corps à se positionner vis à vis des contraintes et des possibilités offertes par cet espace. Pour *Nos solitudes*, je voulais utiliser comme « référentiel » une machine, un système me permettant de voler ; non pas tant pour montrer des prouesses, des acrobaties – mais plutôt pour travailler sur le rapport à la gravité d'une autre manière. Voir comment le corps se réajuste, comment il affronte les difficultés impliquées par le système... En effet, nous sommes plutôt faits pour rester au sol.

Vous partez souvent d'un élément – rapport à la gravité... – pour construire un univers de métaphores beaucoup plus larges. Comment s'élabore ce trajet métaphorique pour vous ?
[...] Mon trajet part du sol : d'un point de vue métaphorique on peut lire ce passage du sol à l'élément aérien de multiples manières – et j'ai essayé de faire en sorte que ces lectures restent les plus ouvertes possible. Je n'ai pas non plus voulu rentrer dans une narration – que l'on puisse lire ce trajet comme un désir de rester en haut ou de rester en bas. C'est une évolution : l'évolution de mon corps avec cette machine. Par ailleurs, je ne suis pas manipulée par la machine ; tout se passe dans une interaction. Il s'agit d'une exploration, avec des moments de fragilité, des moments où je ne maîtrise pas tous les paramètres de la machine. Ce qui m'intéresse, c'est de donner à

voir cette fragilité – les tentatives, la recherche d'adaptation. Cette thématique de l'adaptation est centrale dans mon travail : voir un corps chercher son équilibre – comme un enfant qui apprend à marcher – me touche beaucoup. En mettant le corps dans des situations spécifiques, j'essaie de trouver le point de bascule entre fragilité et maîtrise, d'extraire le processus d'adaptation. Je dirais que c'est le fil conducteur de mes pièces – que ce soit *Matter*, *H₂O-NaCl-CaCO₃*, *les Sisyphes*, *Nos solitudes*... Là, il s'agit d'un tissage de fils, reliés à mon corps par 200 poulies – un équilibre fragile dont je suis le seul moteur. En quelque sorte ce réseau, c'est mon parachute... pour atterrir sur la réalité peut-être ? [...]

À propos de cette pièce, vous parlez beaucoup de silence – le silence de la suspension. Du coup, quelle est la place de la musique ? Comment avez-vous travaillé avec Alexandre Meyer ?

Nous avons l'habitude de travailler ensemble. En général, nous partons de tentatives, de discussions, pour aboutir à une forme improvisée, contenant des rendez-vous. Je vois le rapport avec la musique exactement comme le rapport avec la scénographie, la lumière et le costume : un rapport indispensable à la construction de la danse ; c'est un appui, un environnement. Pour moi la musique est un appui aussi fort que le réseau de poids. Sans la présence d'Alexandre, je ne pourrais pas faire ce que je fais. À certains moments nous nous suivons de manière intuitive, à d'autres il peut m'accompagner, ou moi le suivre. [...]

À propos du titre, à quoi renvoie pour vous ce pluriel ? Comment la dimension collective est-elle mobilisée ?

Déjà, je crois qu'il n'y a rien de personnel dans la solitude créée par cette pièce. Ce n'est pas la solitude de Julie Nioche. Il s'agit plutôt d'évoquer les solitudes de chacun. C'est une mise en

commun des images de solitude. Ce qui m'intéresse aujourd'hui dans la construction d'un spectacle, c'est aboutir à un espace, peuplé de spectateurs, et proposer un temps de retour vers soi-même. Il s'agit de la solitude de chacun à ce moment là – dans le temps du regard. Or, nous sommes habités par plusieurs présences, et donc plusieurs solitudes. *Nos solitudes* est une mise en réseau de solitudes intérieures et collectives.

Pour vous, est-ce que la pièce suit une évolution, dessine un trajet ?

En un sens, on peut dire que durant toute la pièce, je me réveille. Au départ, j'ai les yeux fermés, et il y a beaucoup de positions allongées. Plus je m'endors et plus je m'élève. Je dirais que c'est un peu la traversée d'un rêve. Au fur et à mesure, je m'achemine vers la position verticale. La première fois que je l'atteins, je suis tout en haut, donc sans rapport avec le sol – ce qui crée une danse très étrange. On sent le désir de se mettre debout, le plaisir très enfantin de la découverte, la compréhension progressive de « comment ça marche ». Et en même temps, le rapport à ce que l'on voit est assez méditatif, ce qui crée une autre temporalité, moins linéaire. C'est un temps de la rêverie. On peut observer la naissance de chaque mouvement, la construction des équilibres. Des figures émergent – un imaginaire différent pour chacun. A certains moments, je dessine des figures ; mais pour passer

de figure en figure, il faut que je construis une logique – la logique de la machine. Je pense que c'est ce battement entre figures et passages qui permet un rapport d'observation, de contemplation, d'attente. La fragilité de ma situation aiguise également l'attention. Les trajets rencontrent des ratés, des faux-pas...

Ce trajet onirique, la relation au fait de voler peuvent faire penser à l'univers du conte : une figure étonnante, dans un rapport de jeu avec les lois physiques... Est-ce que vous diriez que cette pièce est fondée sur un « comme si » ?

Oui, dans *Nos solitudes* il y a effectivement quelque chose qui se rapproche du conte – peut-être dans la part d'impossible. Cet impossible provoque aussi l'aspect ludique et drôle de la pièce. Je peux faire des choses que l'on ne voit que dans les dessins animés – sauter et rester en l'air... À la fin, je me mets à tirer dans tous les sens, comme si je voulais casser ma machine – casser mon jouet, tester les limites du possible. Pour moi, cette fin apporte une forme de simplicité. Je me suis amusée, je suis allée au bout du processus, des possibilités offertes par la machine et puis cela s'arrête jusqu'à la prochaine tentative.

Propos recueillis Gilles Amalvi

Julie Nioche

Diplômée du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse à Paris, Julie Nioche est chorégraphe, ostéopathe et responsable, depuis sa création en 2007, des projets artistiques de A.I.M.E (Association d'Individus en Mouvements Engagés). Elle a notamment travaillé auprès d'Alain Buffard, Catherine Contour, Odile Duboc, Emmanuelle Huynh, Jennifer Lacey, Alain Michard, Rachid Ouramdane, Hervé Robbe, Meg Stuart...

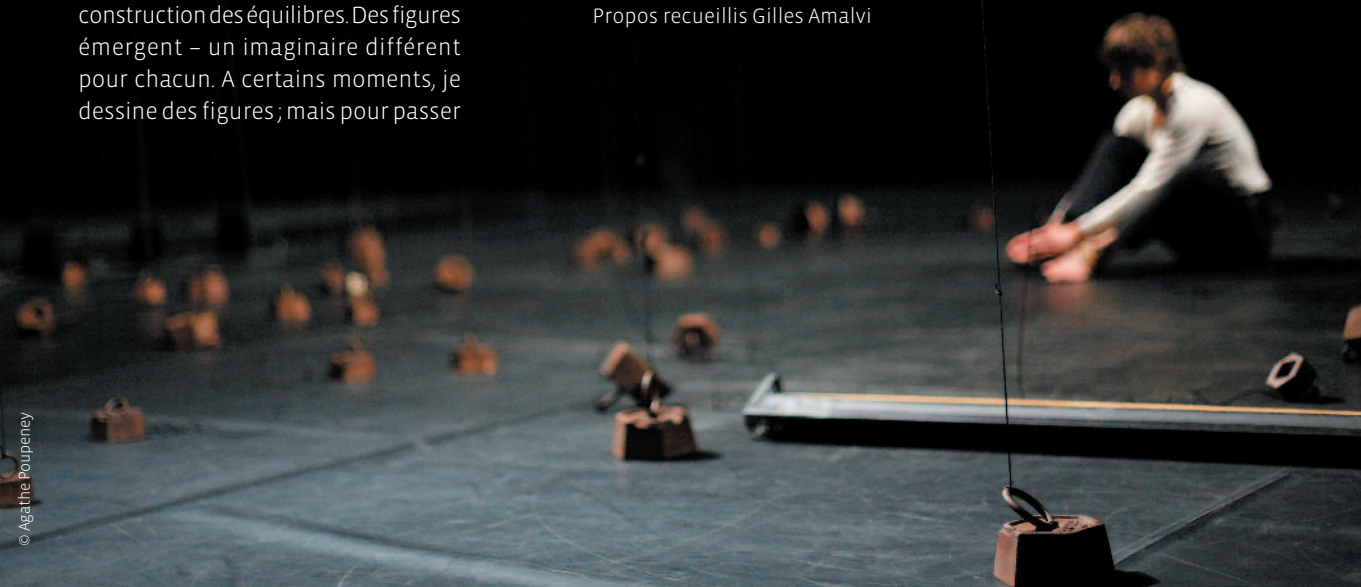
Elle se situe au carrefour de plusieurs champs d'exploration : celui de la création contemporaine, du monde médical et scientifique, et celui de la recherche. Elle questionne les territoires de la danse et le transfert de ses savoir-faire dans d'autres contextes : le monde médical, celui de l'architecture ou encore la sphère de l'éducation dans laquelle la place du corps devrait être centrale. En juin 2010, elle a reçu le prix du jury du Syndicat de la Critique pour *Nos solitudes*.

Julie Nioche

au Festival d'Automne à Paris :

2005 : *H2O-NaCl-CaCO3*

(Maison de l'Architecture)



Le Monde

PARTENAIRE DU
Festival d'Automne



LES PAGES
théâtre expositions
culture danse
musique
DU MONDE

Retrouvez nos CRITIQUES
et nos SÉLECTIONS
chaque jour dans *Le Monde*

Le Monde

MIEUX INFORMER

QUOTIDIEN
INTERNET
MOBILES
MAGAZINES